

Jean-Pierre Bastid

Galère noire

ROMAN



Vauvenargues

par l'auteur de *Dupont la joie*

025469692

823

GALÈRE NOIRE

54
1000
82872

Du même auteur

Aux Éditions Gallimard :

Laissez bronzer les cadavres (avec Jean-Patrick Manchette) 1971.

Méchoui-Massacre, 1972.

Les Tours d'Angoisse (avec Michel Martens) 1974.

Derrick au poing (avec Michel Martens) 1974.

Adieu la Vie (avec Michel Martens) 1977.

Parcours fléché, 1995.

Notre-Dame des Nègres, 1996.

Chez Denoël :

La Proie du serpent (avec Michel Martens) 1982.

Au Fleuve Noir :

Une Maison en Enfer (avec Michel Martens) 1982.

La Main du Saigneur (avec Michel Martens) 1984.

L'Usage criminel et délicieux du monde, 1998.

Collection Sanguine :

Les Baths' d'Aff (avec Michel Martens) 1980.

Collection Engrenage :

Bille de clown (avec Michel Martens) 1979.

Le Rouquin chagrin (avec Michel Martens) 1980.

Aux Presses de la Cité :

DUPONT-LAJOIE (avec Michel Martens) 1975.

Le Passeur basque, 1975.

Le Transafricain, 1996.

Chez Jean-Claude Lattès :

Le Tapir (avec Michel Martens) 1976.

F.O.O.D. (avec Michel Martens) 1977.

Aux Éditions Vertiges/Carrère :

Éloge d'un monstre, 1987.

Aux Éditions Carrère :

Le Moine sanglant (avec Patrick Mosconi) 1987.

Chez Stock/Éditions N° 1 :

LA VILLE (2 volumes)

- I. PREMIÈRES ARMES, 1991,

- II. LE POUVOIR, 1991.



À Actes Sud : (Babel noir) :
La Tendresse du loup, 1997.

Chez Mereal :
Irish stew, 1999.

NOUVELLES

Aux Éditions ZOE – Genève :
HISTOIRES DE TRICHE, 1977.

Pour Encres – Éditions Recherches/Exit :
ACTING OUT, 1978.

Au Nouveau Terrain Vague
ANTHOLOGIE, « Paris Noir », 1980.

Chez N.E.O.
ANTHOLOGIE : « Que sont les fantômes devenus? »

THÉÂTRE

La Môme Vert-de-gris d'après Peter Cheyney, 1981.
Le Sentier de la guerre (France Culture) 1992.
La Belle au bois mourant (France Culture) 1997.

ESSAI

Aux Éditions Lettres Modernes/ Études Cinématographiques
Un étranger ici-bas, Nicholas Ray, 1961.

11-265700 42474

JEAN-PIERRE BASTID

GALÈRE NOIRE

roman africain

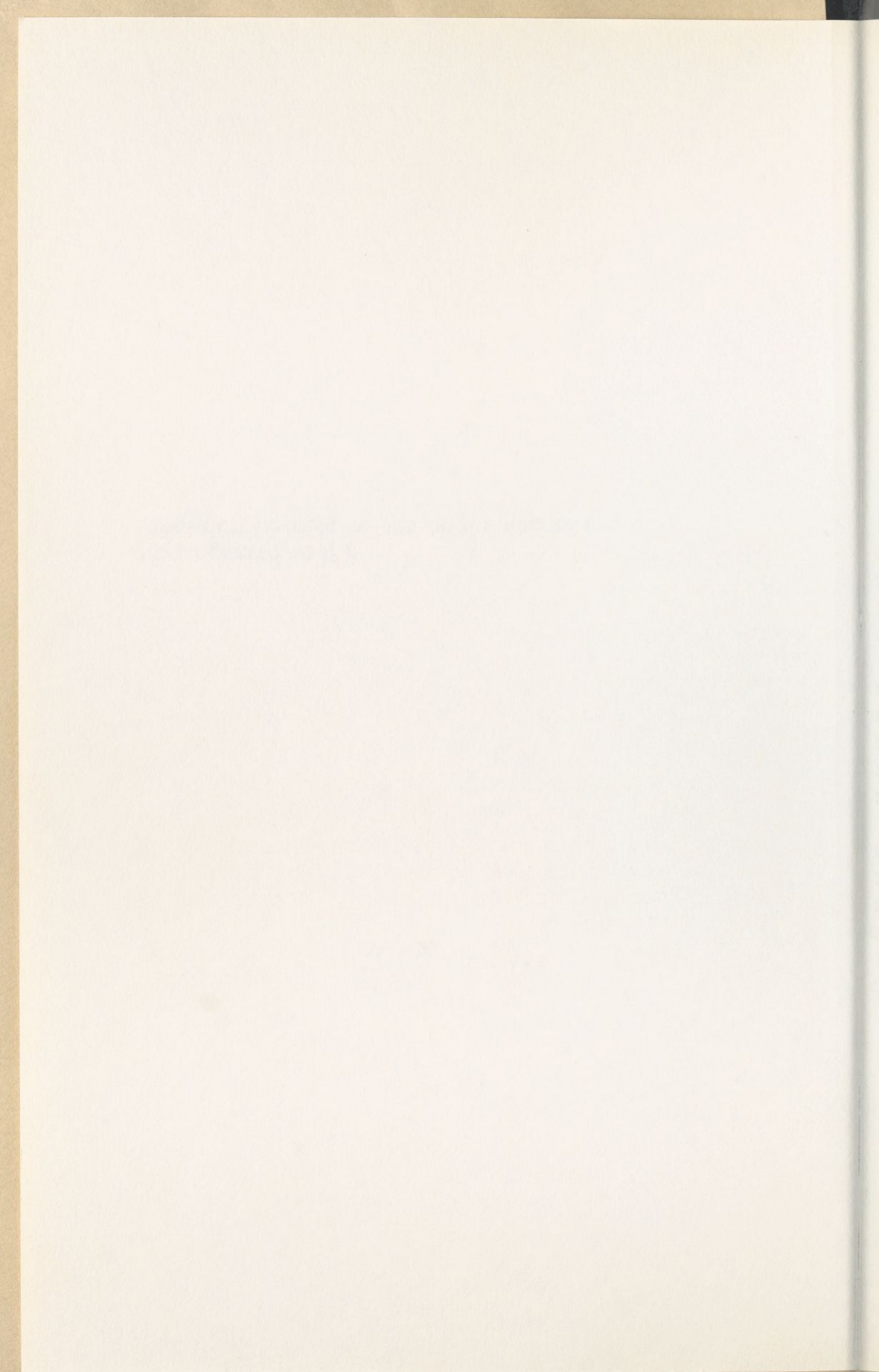
VAUVENARGUES

DL- 24.05.2000 22424

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© GECEP/VAUVENARGUES, 2000
ISBN : 2-7443-0516-2

à la mémoire d'un maître de la manipulation,
à Jean-Gérard Imbar



Avertissement

Issu des souvenirs et des fantaisies perverses d'un homme blanc, relatant le mauvais rêve d'une si longue nuit blanche, ce « roman colonial » ne peut en aucune manière être considéré comme un document sur une quelconque république ouest-africaine, passée, présente ou à venir.

Les personnalités impliquées, comme tous les individus, sociétés, religions, philosophies, points de vue politiques, événements ne relèvent que de l'imaginaire ; aucun des personnages ne représente les opinions personnelles de l'auteur ; toute ressemblance de décor ou de situation ne serait donc que l'effet du hasard.

Cependant, si quelque Européen habitué de l'espace africain venait à penser que les lieux décrits ici ne sont pas conformes à la réalité, l'auteur lui conseillerait d'y retourner pour mieux regarder : tellement de choses ont pu arriver ou peuvent arriver sous l'équateur...

De récents événements viennent encore de nous en donner la preuve.

J.-P. B.

THE PROBLEM

The first step in the solution of the problem is to determine the nature of the problem. This is done by asking the following questions: What is the problem? What are the causes of the problem? What are the effects of the problem? What are the possible solutions to the problem?

The second step is to determine the scope of the problem. This is done by asking the following questions: How large is the problem? How long has the problem existed? How many people are affected by the problem? How much money is involved in the problem?

The third step is to determine the resources available to solve the problem. This is done by asking the following questions: What are the resources available to solve the problem? How can these resources be used to solve the problem? What are the limitations of these resources?

The fourth step is to determine the possible solutions to the problem. This is done by asking the following questions: What are the possible solutions to the problem? How can these solutions be implemented? What are the advantages and disadvantages of these solutions?

Prologue

Il y en a qui digèrent mal que les voyages ne soient plus réservés à une élite à la noix, dont ils feraient partie, bien entendu.

Mais ils n'hésitent pas à profiter des charters bien que ce soit mal fréquenté...

Philippe Garnier
(Le Guide du Routard)

Prologue

It is the story of a young man who has been in
the world for some time and has seen many things.
He has seen the good and the bad, the beautiful and the
ugly, the happy and the sad. He has seen the world
as it is, and he has seen the world as it should be.

He has seen the world
as it is, and he has seen the world
as it should be.

Le jeune homme s'épongea le front couvert de sueur. Il s'attendait à la chaleur mais pas à l'humidité. Surtout pas à une pareille moiteur. Sous le toit de tôles surchauffées de l'aéroport, l'air vibrait, distordant les formes, altérant les personnes et les objets. Il avança vers le chariot à bagages déglingué et en retira une cantine en alu aux coins renforcés d'acier. Repoussant le coffre de la pointe de sa ranger, il attrapa au milieu du chargement de colis et de valises un fourre-tout kaki qu'il jeta sur son épaule. Il parcourut ensuite une dizaine de mètres dans le hall en faisant riper la caisse métallique devant lui à coups de botte. Une dernière impulsion projeta la cantine contre un pilier. Il se déchargea du sac d'une bourrade, le bascula sur la malle puis, s'appuyant au poteau, il regarda autour de lui.

Grand, large d'épaules, le torse triangulaire, le ventre plat, Le Corre devait peser dans les soixante-dix kilos pour une taille de un mètre quatre-vingts. Une chemise de coton parme, vaporeuse et largement ouverte, flottait au-dessus de ses hanches. Le tissu transparent soulignait sa minceur musclée, la ligne ferme des deltoïdes et sa taille déliée. Une large ceinture fauve serrait un pantalon de lin grège chiffonné.

Au premier regard, son sourire enfantin, ses yeux bleu vert, sa bouche tendre et vulnérable, sa peau imberbe et le roncier blond de ses cheveux coupés à la diable lui donnaient à peine vingt ans. Sa figure étroite, barrée d'une broussaille de sourcils dorés, était surplombée d'un front haut et large ; des traits aux méplats bien dessinés, des pom-

mettes hautes et un menton légèrement proéminent en accusaient la forme allongée. À mieux l'observer, on remarquait les fines rides au coin des lèvres et des paupières qui marquaient son visage avenant d'une dureté imprévue. Le Corre portait déjà un masque. Celui d'un homme d'une trentaine d'années dont l'existence errante n'avait pas encore trouvé l'aventure qu'il espérait.

Le regard du garçon avait été attiré par un petit attroupe-ment. Une trentaine de Blancs descendus d'un charter formaient un cercle autour d'un grand nègre qui pérorait en agitant une cravache. En costume de ville, avec attaché-case et cravate, une douzaine d'Africains se tenaient en retrait. L'orateur, individu de forte carrure mesurait 2 mètres 10. Il portait avec aisance un complet couleur sable bien coupé. Chaussé de souliers bicolores marron et or, il portait, suspendue à son épaule gauche, une besace de cuir fauve. Sous son casque de liège kaki, son visage était passé à la céruse, plus communément appelée carbonate de plomb. Ce maquillage délimitait un masque ovale entouré d'une large bande sombre, les cheveux crépus et la barbiche en pointe conférant au personnage une apparence méphistophélique.

– Mesdames, Messieurs, vous avez devant vous deux grands artistes internationaux. Maître Black Jack Pompidou, votre serviteur (il s'inclina), et son assistant, Da Silva Léo Gédéon... Une belle peinture de majordome, précisait-il en pointant sa houssine sur un avorton à la face simiesque.

Pieds nus, les reins ceints d'un short haillonneux et crasseux, Gédéon cachait son torse malingre sous un gilet rayé.

– Allons, fait le beau, Léo, lui intima son maître.

Le gringalet fit le tour de l'assemblée, avant-bras levés, coudes pliés, une calebasse entre ses dents jaunes et déchaussées. Des pièces dégringolèrent dans la sébile. On applaudit. Le maître remercia et salua.

– Vous pouvez approcher et toucher. L'animal est apprivoisé, il ne mord pas... Même pas les Blancs, ajouta-t-il en cinglant de sa cravache l'épaule de l'avorton. D'ailleurs, pourquoi mordrait-il les Européens, mon chien fidèle?

– Maître, Dieu est blanc, dit Gédéon avec humilité.

– Bravo! Eh, oui, Messeigneurs, parce que Dieu est blanc.

– Vous paraissez bien sûr de vous, compère griot, lança une matrone en boubou indigo brodé d'argent.

– Hélas, gente Dame, répliqua le bonimenteur, l'être suprême est tout ce qu'il y a de plus blanc. La Sainte Bible le proclame depuis 5000 ans : Dieu est blanc. Autrement comment expliquer la neige ? On aurait bonne mine, nous les Européens, si c'était de la suie qui tombait du ciel ! Voyez les ravages sur nos faces blêmes !... Oui, Dieu est blanc, Madame. Au commencement était la neige et la neige était Dieu. Puis Dieu créa le monde, un monde de blancheur à son image. Dieu vit que son monde était beau et il inventa l'homme blanc pour l'habiter...

Black Jack Pompidou marqua une pause pour permettre les applaudissements. Il avait obtenu la complicité de l'assistance et le nabot continuait la quête. Des pièces tintaient encore dans la calebasse et même deux-trois billets froissés tombèrent au milieu des sous.

L'orateur leva la main pour demander le silence.

– Hélas ! c'est à ce moment-là que le Diable a fait un tour de cochon au bon Dieu... Hé oui, il était déjà là, le Malin. Il était venu au commencement sur l'autre versant du rêve de Dieu. Son monde à lui c'était la nuit ; son astre, c'était la Lune. Il était jaloux du Soleil qui est l'astre de Dieu. Alors, le Démon a fait passer la lune devant le soleil et l'obscurité a foutu le bordel dans la Création. Une pluie de cendres est tombée sur la terre. Le jour a disparu et il a plu pendant trente nuits. La suie a pollué les neiges éternelles et, sur le monde immaculé, tout ce qui n'était pas achevé. Mais Dieu a déclaré la guerre à Satan. Le Bien et le Mal s'affrontèrent dans les plaines du ciel en un étrange combat. Un combat douteux. Quand le jour revînt, apparurent les corbeaux, les panthères noires, les nègres et autres animaux faits à l'image du Diable. De là vient aussi la succession des jours et des nuits. Ce fut ainsi que le Diable et le bon Dieu parvinrent à un accord... Mesdames, Messieurs, je vous remercie de votre attention... Gédéon, appela-t-il.

L'avorton s'approcha, remontant son short malpropre, et tendit à son maître la calebasse pleine. Black Jack Pompidou en déversa le contenu dans sa besace et s'adressa aux spectateurs.

– Maintenant voici venu le moment de prouver les faits que j'allègue. Da Silva Léo Gédéon, en piste ! Qu'est-ce que

tu fiches, animal ? La noble assistance attend ton bon plaisir.

Quelques sifflets fusèrent. Un gamin en guenilles cria :

– À poil, noiraud !

– Tu as entendu, mon beau Léo !

– Oui, patron.

Le gamin qui jouait visiblement un rôle de baron continuait à vociférer et le maître cingla le valet de sa cravache.

– Exécution, négro !

En un tournemain, le gringalet se trouva nu au milieu du cercle de spectateurs. On siffla, rit, applaudit. Le Corre s'avança pour mieux voir. L'avorton était monté comme un âne. Quand il se mit à quatre pattes, son sexe obéit à la loi de la pesanteur, s'étira et le gland vint balayer le béton encrassé. Le nabot fit un tour de piste sous les applaudissements. Sa verge flasque se gonflait par instants, et Le Corre songea aux bites des chevaux broutant dans une pâture, ces queues faramineuses qui au gré des impressions olfactives ou gustatives de l'animal se mettent à mollement ériger puis déblander.

– Allons, montre que tu es un homme, lui ordonna le bateleur.

Gédéon bascula sur le côté. La rotation exécutée avec une dextérité qui dénotait une longue pratique le retourna, tel une tortue. Innocemment basculé sur le dos, il présenta au ciel ses paumes et la plante de ses pieds.

– Mesdames, Messieurs, s'exclama le bonimenteur, regardez-le, ce frère humain !... Beau spécimen, fortement membré, sans pudeur aucune, selon les mœurs de ces animaux-là... Je voudrais attirer votre attention sur les extrémités du sujet... (Il tendit sa calebasse à Le Corre qui y alla de son obole.) Merci, jeune homme. Regardez... Vous êtes en présence de ce grand mystère de la nature que je vous ai conté. Observez ce spécimen, ses caractéristiques propres, cambrure et morphologie. Bien que son système pileux soit peu développé, l'individu évoque le singe, notre cousin. Notez la forme du bassin, la face prognathe, les yeux profondément enfoncés dans la boîte crânienne, la gueule ronde et charnue comme celle d'une lamproie. Regardez-le bouger à présent. Cré non ! Allons, fais un effort, mon Gédéon !... Bien ! Good boy ! Mesdames, Messieurs, à

présent le corps d'un nègre n'a aucun secret pour vous. Mais je voudrais que vous vous attachiez à certains détails. Ho! Remue-toi, Léo!... Voilà. Regardez ses appendices locomoteurs, les pieds de devant et les mains de derrière... Que remarquez-vous?

– On dirait des gants, ricana une voix à l'accent belge.

Maître Black Jack Pompidou pivota vers un individu à chair molle dont le nez en pomme de terre, sillonné de veines violacées, était chaussé de lunettes aux branches dotées de prothèses auditives. L'homme était gras à lard, l'œil bleu, rose de poil et de peau, presque albinos. Un Belge de caricature, suif et saindoux, trop belge pour être vrai, un cliché de Belge.

– Vous êtes généreux, Monseigneur. Ce ne sont même pas des moufles. Remarquez toutefois cette... pâleur. Ne dirait-on pas un cuir retourné?

– Oui, la plante des pieds et les paumes sont blanches.

– Bingo! fit le bateleur. Mais présentement, pouvez-vous nous dire à quelle aberration de la nature ceci est-il dû? Rhabillement, dit-il à son valet. (Puis, se tournant vers l'assistante :) Vous donnez votre langue au chat?... Bon. Vous vous souvenez que Satan a flanqué le souk dans la Création du bon Dieu en faisant pleuvoir trente nuits d'encre et de cendres. Mais laissons la parole à Léo, notre Gédéon... Parle sans crainte, mon fils.

L'avorton obéit avec un regard gêné.

– Voilà, nous autres Noirs, on devait être blancs comme les autres humains. Mais quand cette calamité de suie délayée par la bave du Diable nous est tombée dessus, on était encore à quatre pattes... (Il marqua le pause indispensable pour que les rires puissent s'exprimer.) C'est ainsi que ces parties de notre corps ont échappé aux noirceurs de la négritude.

Tandis qu'on applaudissait, un grand brouhaha se fit à l'autre bout du hall. Il y eut un bruit de galopade. Avant que le cercle pût se dissoudre, il fut entouré et mis en joue par une petite escouade équipée de fusils d'assaut. Un sergent armé d'un long bidule plombé franchit les rangs des spectateurs et se planta devant le baladin.

– Qu'est-ce que c'est que ce carnaval-là? Tu n'as pas obtempéré et néanmoins tu recommences présentement tes clowneries de provocations, mon salopard!

Le bouffon éleva la main pour prendre la parole.

– Nous sommes des artistes, chef. Da Silva Léo Gédéon et moi-même Black Jack Pompidou, nous jouons présentement ici même la tragédie de la négritude et de ses malheurs.

– Qu'est-ce que c'est que ce contre-révolutionnaire-là. La négritude, c'est le plus grand des bonheurs, enculé de ta race!... Black is beautiful. On te l'a pas assez seriné? Je te passerais bien la gueule au cirage, mon sagouin, pour t'apprendre. Mais ça serait perte de temps. Le temps, c'est de l'argent. Alors...

Le sergent sortit de son étui de ceinture un .45 et tira deux fois. La première, dans la figure du maître; la seconde, dans celle du valet. Rien ne resta de leur tête.

Le Corre ainsi qu'une demi-douzaine de spectateurs furent aspergés de débris osseux et de matière mêlée de sang. Le jeune homme salit sa culotte d'urine et de merde dans le temps où il vomissait. Il en fut profondément désolé: son pantalon de lin et sa chemise parme seraient bons à jeter.

I

Le Congo fantôme

L'aventurier est celui qui fait arriver les aventures plus que celui à qui les aventures arrivent.

Potlach (N° 7 / 3 août 1954)

Gwenaël

1

J'ai réussi à me doucher dans les toilettes de l'aéroport et à me changer. Après avoir balancé mes vieux vêtements sous une banquette, je suis revenu dans le hall. Les spectateurs de la pantomime s'étaient dispersés et on avait passé la serpillière. Il me restait à attendre mon avion.

Après deux heures de poireau, on apprend que le vol aura du retard. À part moi, personne ne paraît s'en émouvoir; pas même la brochette de commères qui jacassent avec les militaires ou les deux Blancs qui viennent d'arriver et se tiennent à l'écart. Ils discutent à voix basse en traçant des itinéraires sur les cartes qu'ils ont étalées sur leurs bagages.

Blonds, l'œil bleu, bronzage UVA variante club Méd, âgés respectivement d'une quarantaine et d'une trentaine d'années, l'un arborant une abondante moustache gauloise relevée en crocs aigus aux extrémités, l'autre rasé de si près qu'il paraît imberbe, ces garçons sont vêtus, le premier d'un short et d'une saharienne beige, le second d'un jean crème et d'une chemise rose. Tous deux sont coiffés d'un bob aux couleurs d'une marque de cigarettes américaines. Le logo à dominante fauve suggère qu'il existe sous le soleil, chauffées à blanc et battues par tous les vents de l'univers, des immensités inexplorées et que seuls les nomades enturbanés qui les parcourent sur leurs sobres montures depuis la

nuits des temps sont capables d'apprécier l'arôme de ce tabac-là.

L'avion arrive enfin. On déverse brutalement les bagages, on approche la passerelle. La carlingue se vide : trois religieuses – deux noires et une blanche –, un tartarin entre deux âges, short anglais, casquette *marines* en toile de camouflage, moustaches en croc, torse bardé de cartouchières. Suivent deux douzaines de femmes en boubous dont la chair prospère croule sous une masse de colis, la plupart cousues d'enfants, d'autres encombrées d'un chevreau ou d'une paire de poulets entravés, toutes nanties de marmites à deux ou trois étages remplies de ragoûts tièdes et odoriférants.

Un haut-parleur grésille. Une heure d'attente de plus avant d'accéder à bord de l'appareil. Je commence à m'ennuyer ferme. Par bonheur, le bar de l'aéroport est ouvert, j'ai le temps de descendre quelques bibines et deux chasse-bières avant l'entrée paisible du Belge pansu au nez bourgeonnant. Il échange avec naturel des politesses anodines avec les deux autres Blancs. Je m'en désintéresse quand, levant par hasard les yeux au-dessus de mon gobelet de whisky, je rencontre le regard du plus jeune. Aucun doute, c'est de moi qu'ils parlent.

Pris d'une légère ivresse, je me lève et vais vers eux :

– Gwenaël Le Corre. Puis-je à me joindre à vous ?

D'un air contraint, ils se présentent à leur tour.

– Gérard.

Le moustachu n'a indiqué que son prénom. Je sens une pogne énorme me broyer les phalanges.

– Michel. Enchanté.

Le glabre s'en est tenu aussi au prénom. Mais sa poignée de main est nettement plus molle et sa paume si douce qu'on la dirait talquée. Je demande s'ils vont à Kinshasa.

– Non, à Brazzaville.

Le dénommé Michel semble ne s'être exprimé qu'à regret.

– Moi aussi, dis-je.

Les deux blonds se regardent. Dans leurs yeux passe un éclair de connivence, j'éprouve la désagréable impression que ma réponse ne les rassure pas. J'explique que mon avion m'a laissé en carafe et que je compte prendre le DC3

pour Brazzaville. Le Belge sourit, me tend à son tour sa main moite.

– Monsieur Van Caneghem, annonce-t-il avec solennité.

Il désigne la cantine sur laquelle repose mon pied droit.

– Voyage d'affaires?

– Si on veut. Je suis cinéaste.

– Français?

J'acquiesce d'un battement de paupière. Il hoche la tête.

– Quelle chaîne? demande-t-il.

– Je ne travaille pas pour la télé. Enfin pas directement...

– Free lance?

– Disons : indépendant.

Je demande au moustachu.

– Et vous, que faites-vous?

– Des repérages.

– Cinéastes, vous aussi?

– Non.

Gérard sort d'une poche poitrine de sa saharienne un paquet de cigarettes dont son bob fait la pub.

– Vous fumez?

Je fais signe que non. Il paraît déçu.

– Dommage, ce poison-ci est d'excellente qualité.

Michel sourit avec indulgence.

– Je ne suis pas fumeur, mais c'est cette saleté qui nous sponsorise... Nous faisons une reconnaissance pour préparer un rallye, ajoute-t-il.

– Super! je m'exclame. Et vous allez où?

Geste évasif de Gérard. Je me souviens d'un précédent « Trophy » et je demande :

– Londres-Le Cap?

Ils hochent affirmativement la tête.

– Vous traversez le Sahara?

Nouveau hochement.

– Le Tchad?

– Probablement.

– La RCA?

Gérard hausse les épaules.

– On n'en est pas encore sûr.

– Le Zaïre?

Ils font la grimace.

– Probablement pas, dit Michel avec une netteté que je n'attendais pas de lui.

– Si vous passez par la Centre-africaine, ça m'intéresse. Je comptais moi-même remonter par la route jusqu'à Bangui...

– Excellente idée, tranche Gérard.

Son ton me surprend.

– J'espère que je ne vous ennuie pas ?

– Pas le moins du monde, répond Michel.

Son intonation contredit ses paroles, mais je n'en ai cure : je tiens là un sujet passionnant, il me faut le convaincre.

– Vous ne sauriez imaginer à quel point je voudrais être à votre place... La préparation d'un rallye, ses coulisses... Pour un cinéaste, c'est génial.

Les deux spécialistes ne semblent pas convaincus. Van Caneghem enchaîne :

– Ici, les choses sont différentes de ce que vous pouvez imaginer. C'est la première fois que vous venez en Afrique ?

J'opine, gêné. C'est le moment d'avouer mon ignorance. Rien comme la candeur pour rendre les humains magnanimes. J'ajoute timidement que je suis parti à l'aveuglette et que je le regrette. Le Belge a un haussement d'épaule.

– Pourquoi ? Il faut bien commencer. Ça ou autre chose...

Il me regarde avec un peu de pitié, je le devine prêt à poursuivre la conversation quand on annonce le départ. Une file d'attente se forme, nonchalante, permissive. Je prends la précaution de sortir ma vieille caméra 16mm de sa caisse. À l'extérieur, la lumière est aveuglante. En ma naïveté d'Européen, j'imaginai le ciel de l'Eden couleur azur, sinon indigo ; je le découvre blafard, laiteux, déchiré de brèves nuances opalines. C'est ma première révélation de l'Afrique. Une mise au parfum qui, au propre et au figuré, ne se démentira jamais. Le firmament du continent noir est blanc.

Je me retrouve au milieu du DC3, cuisse contre cuisse avec une grande et belle femme, coiffée d'un madras artistiquement noué. Bien en chair, elle a soulevé l'accoudoir mitoyen pour mieux se répandre. Une odeur musquée, lourde et entêtante, l'environne. Or et cauris, autour de son cou s'entremêlent deux grands colliers sonores ; à chacun de ses avant-bras tintinnabulent une demi-douzaine de bracelets. De l'or encore.

Elle me tend d'un air impérieux deux gros cartons en me désignant les coffres à bagages. Malgré leur volume, je réussis à les caser et me rassied, la caméra entre mes jambes. Elle se débarrasse sur un siège voisin de trois paniers, de quatre sacs en plastique, coince entre ses mollets un large chaudron et se laisse tomber avec un profond soupir sur son siège en faisant claquer ses doigts. Une vieille édentée lui apporte un nourrisson vagissant. C'est seulement alors que la femme me sourit et que je remarque qu'elle a les dents limées en pointe. Je me sens enfin sur un autre continent.

Sans fausse pudeur, ma voisine desserre un pan de son boubou, dégageant un sein rond. La bouche avide du bébé se colle à sa large aréole violette. Installés de l'autre côté du couloir central, à quelques rangs devant moi, les deux Français poursuivent leurs conciliabules à voix basse. Van Caneghem a préféré s'asseoir dans la queue de l'appareil. Il lit *Le Soir* de Bruxelles, un vieux numéro qu'il a dû trouver à Libreville.

Au lieu de tenir compte de la façon froide avec laquelle m'ont accueilli les deux autres Blancs, je me lève pour aller aux toilettes à l'arrière de l'avion. Je suis à l'affût du moindre prétexte pour me rapprocher du Belge qui me semble des trois le plus vulnérable. Ces gens-là ont un projet, un but véritable. Aussi tiennent-ils à garder leurs distances. Je me juge stupide d'avoir baissé pavillon aussi vite. En fait, me dis-je, tu prétends rêver d'aventure mais au bout du compte, mon petit vieux, tu meurs de trouille. Je ramasse au passage une feuille de journal qui vient d'échapper à Van Caneghem et j'y jette un rapide coup d'œil avant de la lui rendre.

— Vous permettez ?

Mon geste a suffi, il a compris et acquiesce d'un hochement de tête. Je me laisse provisoirement tomber sur le siège voisin du sien et déploie *Le Soir*. J'apprends en première page qu'un important trafic d'ivoire et d'objets d'art nègre a été démantelé. On parle de plusieurs centaines de millions de francs. Une dizaine de trafiquants noirs appartenant à la même ethnie sont sous les verrous ; la plus grande partie de la marchandise demeure introuvable.

— Vous avez vu ?

Le Belge acquiesce.

– Qui sont ces types?

Gras-du-bide ne comprend pas ma question ; je la répète après qu'il a réactivé son appareil auditif.

– Ceux que l'on a arrêtés? Des lampistes. Je vous parie qu'ils ne savaient même pas ce qu'ils transportaient.

– Il y en a bien qui se sont sucrés?

Mon interlocuteur sourit, mais il paraît gêné.

– Dans ces affaires-là, il y a toujours des gens qui se sucent, mon jeune ami.

Je vois son regard dériver vers les deux Blancs qui parlent avec animation à l'avant de l'appareil. J'éprouve un bref malaise, j'ai vaguement l'impression que Van Caneghem serait ennuyé d'être surpris en conversation avec moi.

– Surtout dans ces contrées, ajoute-t-il, mais ceux-là on ne les retrouve jamais.

– Et la marchandise?

– Elle est déjà en lieu sûr, affirme-t-il. Dans quelques mois, elle trouvera preneur chez Sotheby's, à moins qu'elle ne soit déjà dans les coffres de quelques riches collectionneurs.

– C'est toujours comme ça?

Le Belge me regarde comme si je me moquais de lui.

– Vous êtes sérieux?

Je rougis. Un léger rictus plisse sa peau flasque.

– Vous verrez, mon ami, ici le sens moral évolue très vite. Tenez, regardez, là. La résidence d'été de Didigwari, l'ancien président à vie.

Il me désigne le hublot. Je me penche par-dessus son épaule au moment où l'avion s'incline pour amorcer un virage.

– La résidence d'été, vous vous rendez compte!... Où croyez-vous qu'il aille l'hiver?

– À Megève.

– Gagné!

Sous l'avion, une colline de marbre vient de surgir de la brousse, entourée d'un petit lac artificiel cerné de cocotiers. Une double rangée de colonnes enclôt la construction bâtie en rotonde. Déployées en étoile, des extensions de cette colonnade mènent à sept piscines flanquées de courts de tennis.

– Depuis la chute du président, tout est à l'abandon.

– On ne le dirait pas.

– Le palais a été racheté l'année dernière. Des pétroliers américains... ça leur sert provisoirement de maison de repos et de base de safaris. En attendant qu'ils en fassent un complexe hôtelier. Le pire, c'est que Didigwari voulait bien faire. Il s'était fait surnommer l'Incorruptible, en hommage à votre Robespierre. Mais c'est toujours la même chose, ils se sucent au passage. Peuvent pas s'en empêcher. Question de climat... Vous verrez, ici, qui que vous soyez vous prenez des mauvaises habitudes. Et les nègres ne sont pas les derniers...

Van Caneghem fixe sur moi ses gros yeux globuleux. Il attend de moi un signe de connivence avant de continuer.

– Je ne dis pas ça avec plaisir mais vous verrez : les aides et les envois humanitaires, nourritures et médicaments sont détournés, stockés, revendus au marché noir.

– Je croyais que des contrôles sévères avaient été mis au point.

– Vous rigolez!... Les lois engendrent de nouveaux systèmes de bakchichs. Les tarifs augmentent. Les intermédiaires se taillent la part du lion. Les notables en profitent, les autres crèvent...

– Au moins ce que vous allez organiser, ces garçons et vous, va profiter au pays...

Il m'interrompt.

– Je suis hôtelier et restaurateur. Je ne travaille pas directement avec ces messieurs, mais je devine ce que vous pensez... Pour faire mieux connaître et comprendre ces régions, pour enrichir la communication, sensibiliser les Européens aux problèmes africains, un Londres-le Cap est certainement plus utile qu'un palais de marbre! Au moins ça ne coûte rien au pays!... Du marbre, vous vous rendez compte, du marbre!

– Mais eux, ces deux hommes...

Le Belge, sourcils froncés, m'interrompt encore.

– Un conseil, mon jeune monsieur, restez à l'écart de tout ça. À cette étape de leur travail, un cinéaste ne peut que les encombrer. Plus tard, en revanche...

Il me montre la brousse à travers le hublot. Une chape de soleil et de terre ocre en suspension recouvre tout, les cases, les bananiers, les papayers et jusqu'à l'eau que les femmes transportent dans leurs grandes bassines émaillées.

– Dans la région, on ne trouve pas de pierre. Le matériau noble c'est le parpaing. Alors, imaginez le travail. Tout ce marbre acheminé ici par avion. Et pas de n'importe où, de Carrare. Aide italienne. Maçons et spécialistes italiens logés deux ans en quatre étoiles... Un autre scandale entre parenthèses, ce palace. Vous allez voir. Grand comme une aéroport et toujours vide, forcément... Non mais du marbre! Vous réalisez!... Il n'en fallait pas moins à notre Incorrup-tible, vous ne trouvez pas?

J'essaie de formuler ma question sous une autre forme mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre. Il n'en dira pas plus. Je me lève et retourne à ma place au côté de mon imposante voisine.

Le vol s'effectue à une hauteur de deux ou trois cents mètres. Chaleur étouffante. Le steward, un métis à la tenue malpropre, a laissé la porte de l'avion ouverte, il ne la ferme que lorsque l'orage éclate. Effrayée, ma voisine cesse de nourrir son bébé et laisse son sein à l'abandon sous mon nez. Le nourrisson étonné par le vacarme reste coi, exhalant de vagues senteurs de vomi. Je lui fais des risettes, m'attachant beaucoup moins à cette mignonne frimousse qu'au grain de la peau de sa mère. Un épiderme si lisse qu'on dirait de la soie. Envie de toucher pour en obtenir confirmation. Quand je relève la tête, nos regards se rencontrent. Ce qu'elle lit dans le mien lui fait oublier la tourmente. Je détourne les yeux, le premier. Je me sens passablement ivre. Sept ans après, je pense à la maladie mortelle qui ravage ce continent et j'ai la pensée saugrenue que ce premier orage au Congo m'a peut-être sauvé la vie.

Konh-gooooo! Un nom qui claque, gronde et roule comme un coup de tonnerre. Un hurlement qui appelle l'orage. Et le voici! L'orage est là, qui boule, se rue, ravage, déferle. Le DC3 est empoigné, secoué, escarbouillé. Encaqué entre ciel et terre, l'avion vibre, craque, tremble, s'électrise. Sous ses ailes hérissées d'éclairs, la fureur se déchaîne, pétrifie les arbres dans un halo subit et tremblant, puis monte à l'assaut de la forêt, géante qui se recroqueville.

Encore maintenant, je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti brutalité si grande que ce déchaînement des éléments. Cela s'appelle la foudre! Même dans ce pays où tout est tellement démesuré, on n'a pas trouvé d'autre mot!

« Foudre, me dis-je en proie aux fumées de l'alcool, la peur que tu inspires aux hommes est telle que partout ils te respectent. En toi, ils ont trouvé quelque chose de plus fort et de plus barbare que toute leur sauvagerie. Telle que je te vois, telle que tu m'accueilles ici, superbe et géante, violente et dévastatrice, je te salue, O foudre ! »

Mourant d'effroi, je continue de sourire à ma voisine.

Celle-ci a enfoui l'enfant dans un repli de son pagne et je ne sens plus que sa bonne odeur à elle, chaude, toute proche. J'aimerais lui parler, mais que dire ? Je ne peux lui livrer tout de go mes transports d'homme blanc, elle ne comprendrait pas ou me jugerait fou. Je me contente donc de cette grimace de sourire qu'elle veut bien prendre pour argent comptant. Au moins, que ça lui permette d'oublier sa propre peur !

2

Il a fallu cet orage pour que, le calme revenu, un peu desoûlé, j'ose de nouveau adresser la parole à mes compagnons. L'avion continue de nous secouer. Je me lève et, trébuchant sur les valises, colis, marmites, bestiaux et autres bagages inconcevables qui encombrent la carlingue, je me déplace en me raccrochant aux passagers ou aux dossiers. Prétexte : taper Gérard d'une cigarette.

Comme le moustachu paraît surpris, j'explique :

– Ça m'arrive de fumer. Après une forte émotion.

– Moi aussi, dit Michel en hochant la tête.

Gérard fixe son collègue.

– Première nouvelle.

Puis il me fixe sans aménité. Mal à l'aise, je remarque platement que la traversée de l'orage a été impressionnante.

– Ah oui ?

Je ne relève pas l'ironie.

– Il faudra vous y habituer, dit Michel.

– Si vous comptez rester ! ajoute Gérard.

Des deux, c'est lui le plus clair : je suis le roi des casse-pieds. Il ne se gêne pas pour me le faire sentir. Mais j'insiste.

– Je ne fais qu'arriver mais je compte bien rester, vous savez. Excusez ma naïveté...

Michel m'interrompt.

– Vous n'êtes pas du tout naïf, dit-il doucereux.

– Je voulais dire que je ne voulais pas vous importuner...

– C'est fait, me coupe le moustachu.

– Alors, messieurs, je vous prie de m'excuser. J'ai cru que l'appoint d'un cinéaste pouvait être utile à une entreprise comme la vôtre et, comme nos routes se sont rencontrées, j'ai osé espérer un moment m'associer à votre expédition...

– Si elles se sont rencontrées, à présent elles se séparent, *capito*? tranche Gérard d'une voix brutale.

Je lève mes deux mains, croisant les poignets pour mimer un geste dérisoire de protection.

– O.K., O.K., je ne suis ni sourd ni idiot.

À peine débarqué, alors que la pluie crépite avec une force effroyable sur la tôle des hangars, voici ma première épreuve. Impossible de sortir mon matériel de la douane. Il s'agit d'un antique Perfectone, magnétophone devenu aujourd'hui pièce de musée, et de cette vieille Éclair ne payant pas de mine que je détiens grâce à la complicité de Janmari, alias le Chat, pilier de bar de ma connaissance.

Au petit matin, à la suite d'une virée à Montparnasse où nous nous étions épanchés dans le giron l'un de l'autre, argumentant à perte de vue sur la vie pourrie que nous menions dans une ville pourrie, il m'avait fait part de l'un de ses plus vieux rêves. Je chérissais le même. Après nous être exaltés, enflammés, nous avons fini par pleurer ensemble sur les paradis perdus et nous nous sommes juré de partir toutes affaires cessantes en Afrique. Justement ce chat de gouttière venait de faire la conquête d'une femme étonnante, une « productrice » – il se gargarisait avec le mot. Vicky ne jurait que par lui, c'était un coup qu'il ne voulait pas gâcher, il fallait qu'il fasse ses preuves. « Étonne-moi, elle m'a dit, alors, tu piges, je n'ai pas le droit de la décevoir. » J'ai opiné sans mot dire.

Nous avons réussi à nous faire prêter le matériel par une maison de production fantôme dont les lettres de crédit authentifieraient sinon notre démarche, du moins notre désir. Car nous avions le projet – l'idée était de Janmari – de

réaliser un documentaire. Thème avoué : la sorcellerie en Afrique ; objectifs : la télévision et le Musée de l'Homme où nous espérons le fourguer. Cependant quelques jours plus tard, Janmari ne pouvait plus tout à coup quitter la capitale. Trop de travail ou pas assez – ce sont toujours les mêmes excuses que l'on se donne pour rester. Il a même paru surpris que je m'obstine dans ce projet d'ivrogne. Que répondre ? Les rêveurs répugnent à gâcher leurs songes ; ils redoutent l'action et, sans avoir besoin de les chercher, trouvent toujours les meilleures raisons pour l'éviter. Je n'avais qu'une seule chose à faire : dépenser mes dernières économies pour acheter de la pellicule et partir.

– Manque une petite formalité, Monsieur.

J'ai en main des documents dûment signés et tamponnés qui attestent que mes vieilles bécane sont du matériel d'importation temporaire. Mais, avachi en face de moi derrière son comptoir, l'énorme douanier, dont la couleur et l'appétissante morphologie évoquent ce gâteau au chocolat que l'on nomme Forêt noire, me regarde avec un bon grand sourire en secouant la tête. J'ai beau affirmer et répéter que tout est en règle, il ne cesse de secouer la tête sans se départir de son rictus.

– Une moindre petite formalité, Monsieur.

Il m'indique de me mettre sur le côté et d'attendre.

Je comprends de quoi il retourne quand je vois mon Belge à chair molle franchir le même contrôle avec le sourire, les mains dans les poches. Je l'appelle aussitôt. Il fait mine de ne pas entendre. Sans doute a-t-il débranché son appareil auditif dans l'avion et ne l'a pas réactivé. Quant à mes autres compagnons, je les ai vus papoter quelques instants plus tôt avec ce colossal fonctionnaire. Il y a belle lurette qu'ils sont de l'autre côté des chicanes.

Un grand escogriffe, couleur anthracite suit Van Caneghem et peine en poussant devant lui un chariot débordant de bagages. Vêtu d'un pyjama trop grand, chaussé de baskets à la pointe découpée et largement ouverte pour laisser libres les plus gros orteils que j'aie jamais vus, il arbore, repoussée en arrière, une casquette à résille dont la visière verte en plastique transparent lui protège la nuque.

– C'est tout bon, tout très bien en règle, très parfaitement correct.

Le préposé a subtilisé au passage les deux ou trois billets de banque pliés en quatre que le gros lard a glissés dans son passeport, sans doute pour pallier l'insuffisance de documents administratifs. J'appelle :

— Monsieur Van Caneghem !

— Taisez-vous là ! beugle le douanier. Vous prendrez la parole quand je vous le dirai ! (Il sourit au Belge qui me tourne ostensiblement le dos.) Vous pouvez reprendre *sans inconvénience* la route, mon très cher Monsieur.

L'hyperbolique employé n'a même pas daigné regarder les imprimés que l'autre lui a flanqués sous le nez et le gros est parti sans se retourner. La paranoïa aidant, je penserais que Gras-du-bide a bakchiché le douanier pour qu'il me fasse une entourloupe. Je les regarde tous les deux s'éloigner dans la cohue : le Belge pansu redressé de toute sa taille, ouvrant le chemin en balançant sa bedaine, et son échalas de porteur fermant la marche. Le maître disparaît très vite, mais je peux encore suivre des yeux, ballottée ici puis là, dansant comiquement au-dessus de la foule, la casquette à visière verte.

C'est presque à regret que je détourne la tête. Le douanier n'a pas bougé derrière le comptoir. Il continue à regarder devant lui d'un air impassible. Un collègue l'a rejoint, à peu près du même gabarit. Ils poireautent tous deux comme des bœufs sous le joug, avec une sorte de patience aveugle et flegmatique. Je me fige dans la même attitude et j'attends calmement que l'arrivant soit appelé ailleurs pour reprendre mes documents.

— J'ai compris ! Les papiers, vous vous en foutez ! (Élevant la voix, j'agite ce qui reste de ma maigre liasse de billets sous son nez.) Combien ?

— Vous me faites une blessure très mortelle, Monsieur.

J'ai un mouvement de menton dans la direction où vient de disparaître Van Caneghem.

— Et le Belge, il s'est gratté pour vous blesser, lui ?

Cette fois, j'ai crié. J'extrais deux coupures de ma maigre liasse et les glisse dans la poche de sa chemise.

— Corruption de fonctionnaire ! brame-t-il, furieux en sautant en arrière.

Se tenant à une prudente distance, il referme et boutonne très vite sa poche. Disparus, mes deux billets, avalés, digérés.

– Corruption de fonctionnaire!

J'aurais dû montrer plus d'habileté, mes cris ont dû l'effrayer. Voici d'ailleurs qu'un flic arrive en traînant les pieds.

– Ho, qu'est-ce qui se passe là?

Dérangé dans sa sieste, il a l'air de fort méchante humeur. Le douanier continue de beugler. On le croirait en proie à une colère folle. Comédien de génie, il vit sa colère, s'en étrangle.

– Tu as vu l'homme-là! Tu l'as vu!... De ma vie, il m'a fait la honte à moi! À moi, Masango Judicaël! Ce prévaricateur-là, il a voulu mecadeauter!

– Le Blanc, là? Il a eu l'esprit de t'acheter?

Masango Judicaël s'apaise instantanément et, hochant la tête, affirme d'une voix attristée :

– Oui, c'était son très cher et secret espoir.

Le policier me toise de la tête aux pieds. Je baisse lentement la main. Nos regards convergent sur les trois billets qui me restent puis remontent et se croisent. Comme je brandissais l'argent à son arrivée, sa question était superflue.

– On séquestre! décrète-t-il.

Je remets ma main avec mes billets dans ma poche. À mon tour d'élever la voix :

– On séquestre! Comment ça, on séquestre? Le bakchich, il l'a bien accepté, votre collègue!

Nouveaux cris et protestations hurlées du douanier :

– Ce type-là, il est expert menteur en menteries, mon vieux!... Et vindicatif même! Vin-di-ca-tif!

Il le répète plusieurs fois, en s'en délectant : le mot doit lui sembler le fin du fin en matière de préciosité langagière.

Je continue de m'indigner.

– Mon argent, c'est tout de même lui qui l'a pris!

Montrant l'employé, je mime le geste de planquer les billets dans sa poche poitrine et d'en boutonner le rabat.

– La vraie maladivité du mensonge! hurle Masango Judicaël.

Je vois alors le flic se transformer en passe-boules grotesque. Sa bouche s'étire, s'ouvre largement. Un instant, ses paupières papillotent et ses yeux deviennent blancs, le temps que la boule tombe dans le bon trou, puis les deux